

BEETHOVEN ET SADE À SAKHALINE

On tient là certainement un des grands romans de la rentrée : *Les Fils d'Otmar*, de Peter Buwalda. Le résultat est à la hauteur de l'ambition : immense !

PAR DAMIEN AUBEL

Vous êtes las des romans au souffle court? Les raclages de nombril complaisants de l'autofiction vous donnent de l'eczéma? Les décalques à peine modifiés de Wikipédia – pardon, les romans historiques 2.0 – vous inspirent des rêves d'autodafés? La liste des irritants littéraires n'est hélas pas exhaustive, mais (roulements de tambours), mesdames et messieurs, le remède, que dis-je, la panacée, existe bel et bien – je veux parler du génial roman du Néerlandais Peter Buwalda.

Vous aimez Philip Roth, la finesse truculente de son décorticage désopilant et impitoyable de la famille et des errements obsessionnels de la sexualité masculine? Eh bien vous serez servi avec ce Ludwig dont la relative insignifiance sociale, encore aggravée par le cadre de son adolescence (fils adoptif, il a pour nouveaux frères et sœurs deux petits génies de la musique), est compensée par une verve d'un mordant rare. Vous aimez Richard Powers, vous croyez que, oui, on peut faire entrer la planète, les jeux de pouvoir délétères de la grande industrie dans le roman sans prêchi-prêcha, mais en tablant sur les forces propres de la littérature? Eh bien, qu'attendez-vous pour ouvrir le Buwalda? Shell, l'île de Sakhaline, les

baleines, le Nigéria, le pétrole, le journalisme d'investigation et les flottements de ses curseurs moraux : vous aurez du grain à moudre. Si ça se trouve vous aimez aussi Conrad et sa façon de scruter l'évolution, les mutations, voire les faux-semblants des convictions morales? Eh bien, accueillez à bras ouverts Isabelle, journaliste d'investigation, mais aussi et surtout, peut-être, lectrice de Sade (pas seulement lectrice, au reste...) qui se demande, justement, quoi faire, quoi penser de notre Donatien national. Rien que pour ça – ce portrait d'un esprit essayant d'assimiler la figure et les enseignements de Sade – le roman vaudrait d'être lu.

Mais le génie de ce qui n'est que le premier volet d'une entreprise romanesque plus vaste ne consiste pas seulement à tirer ces grands fils romanesques, mais bien à les tisser. Ou plutôt, à les ajuster. Car tel est bien le maître-mot du livre : ajuster.

Ajuster l'histoire de Ludwig, de son enfance et de l'ombre de Beethoven à celle d'Isabelle, alors que tous deux se retrouvent à Sakhaline, liés l'un comme l'autre à un pont de Shell qui se nomme Tromp (ce qui ouvre encore à d'autres ajustements de la part du lecteur, qui ne peut s'empêcher de se livrer à certaines associations dictées par l'actualité).

Ajuster (mal ajuster, plutôt) le monde et la psyché, et c'est le cas de Dolf, frère adoptif de Ludwig, pianiste de génie, génie tout court – au sens romantique, psychopa-

thologique du terme.

S'ajuster, pour Ludwig et Isabelle, à leurs familles respectives; ajuster le corps aussi (celui de Ludwig, l'éjaculateur précoce) aux exigences du désir; ajuster mots et phrases à son interlocuteur (Buwalda est un merveilleux dialoguiste).

Bon, assez parlé, ne perdez plus votre temps à lire cette critique, courez acheter le livre : vous me remercerez.

LES FILS D'OTMAR

PETER BUWALDA
Traduit du néerlandais
(Pays-Bas) par
Emmanuelle
Tardif. Actes Sud,
544 p., 25 €



**Car tel est
bien le maître-
mot du livre :
ajuster**